

## Laval théologique et philosophique



DURAND, Jean-Dominique, dir., *Histoire et Théologie*

Gilles Routhier

---

Volume 53, numéro 2, juin 1997

Regards pluriels sur Marie de l'Incarnation

URI : <https://id.erudit.org/iderudit/401099ar>

DOI : <https://doi.org/10.7202/401099ar>

[Aller au sommaire du numéro](#)

---

Éditeur(s)

Faculté de philosophie, Université Laval

ISSN

0023-9054 (imprimé)

1703-8804 (numérique)

[Découvrir la revue](#)

---

Citer ce compte rendu

Routhier, G. (1997). Compte rendu de [DURAND, Jean-Dominique, dir., *Histoire et Théologie*]. *Laval théologique et philosophique*, 53(2), 468–469.  
<https://doi.org/10.7202/401099ar>

Une démarche scientifique visant au statut d'histoire doit justifier ses choix littéraires. En outre, ceux-ci doivent être représentatifs de la période, de la société ou de l'événement concernés par l'histoire et, plus que tout, rendre compte de la réalité rapportée, en l'occurrence ici, religieuse. Le théologien littéraire aurait dû, pour le moins, considérer un nombre significatif de femmes de lettres. Or, sur les quatre-vingt-seize noms figurant dans l'index, seulement sept représentent des femmes. C'est étonnant pour un théologien qui entend dépasser l'attitude apologétique au point d'en faire une condition essentielle de recherche (p. 14). On remarque aussi que les auteures étudiées n'ont pas la notoriété d'un Zola ou d'un Proust.

Le corpus littéraire français ne manque pourtant pas de femmes qui ont su, par leur talent et leur esprit critique, faire progresser l'histoire. Je pense, par exemple, à Simone de Beauvoir dont l'œuvre, en regard de la transcendance, a déjà été étudiée par Betty Guedj. Cela comporte des risques évidents, mais la théologie ne peut passer à côté de ces audaces ou de ces chances, spécialement si elle veut se mettre à l'écoute de l'expérience littéraire, capable de transformation sociale.

Une autre condition élémentaire de travail, établie au départ, consiste à admettre « par-delà toutes formes d'explication — une compréhension de la visée de l'auteur, présente dans le texte, et de la capacité de ce dernier de se référer au réel ou de projeter un monde possible » (p. 16). Elle rencontre les trois niveaux de la socialité (textuelle, historique et référentielle) reconnus par l'analyse sociocritique, pourvu que le primat du texte ne soit pas remis en question, — attitude que Jossua adopte généralement, sauf quand il prend des raccourcis. Il passe alors, sans prévenir, de l'expérience religieuse révélée par le texte à celle de l'écrivain, comme si la visée des mots équivalait à celle du sujet écrivant. Certes, il y des similitudes, mais la réception de telles adéquations s'avère difficile sans nuance. Car, qui dit expérience littéraire dit jeu ou *illusio*, ce qui ne signifie pas absence d'éthique ; dit aussi action d'un champ de pouvoir, comme le démontre le sociologue Pierre Bourdieu dans *Les Règles de l'art*. Abordant la pensée religieuse exprimée dans la littérature, il faut garder ces règles à l'esprit si on veut éviter un court-circuit des champs.

Dès l'*incipit*, Jean-Pierre Jossua fait preuve de maîtrise, tant de la matière à étudier que de l'écriture elle-même. On peut déplorer que la voix du théologien se fasse entendre, à quelques reprises, pour circonscrire l'expérience littéraire. On pourrait croire que le regard porté au texte est purement extérieur. C'est l'impression qu'on ressent, entre autres, devant les rappels de référence à l'aide d'un possessif, tel « notre vocabulaire religieux ». C'est là, bien sûr, le privilège d'un auteur et lorsque ce dernier connaît la portée des mots, comme c'est le cas de Jossua, il serait mieux d'en déduire qu'il s'agit ici moins d'imposer une vue personnelle que de poursuivre un témoignage, un engagement de foi à travers un langage neuf. En conséquence, il ne reste qu'à admirer les résultats.

Puis, suivant le vœu exprimé à l'endroit du lecteur (p. 19), on peut se laisser tenter soit par l'expérience de l'écriture à visée religieuse ou soit par l'exploration, non pas de ce que dit la transcendance à travers la littérature, mais comment elle se dit. À la suite de quoi, on pourra peut-être l'expliquer dans un langage renouvelé. Voilà le défi considérable que lance la théologie littéraire et que relève Jean-Pierre Jossua.

Micheline SIMARD  
Université Laval

Jean-Dominique DURAND, dir., **Histoire et Théologie**. Paris, Beauchesne, 1994, 180 pages.

Ce petit ouvrage collectif rassemble des communications données lors de la journée d'études annuelle de l'Association française d'histoire religieuse contemporaine consacrée, en 1992, au thème

« Histoire et Théologie ». Cette journée rassemblait aussi bien des théologiens que des historiens qui, chacun de leur lieu, ont traité de leur rencontre avec l'autre discipline, la théologie ou l'histoire.

Cet ouvrage qui porte précisément sur les rapports entre l'histoire et la théologie a le bonheur de poser ouvertement la question du travail pluridisciplinaire ou interdisciplinaire. À plusieurs égards, les questions qui y sont soulevées se rapprochent de celles abordées lors de l'Atelier scientifique du 3 mars 1996 du Centre interuniversitaire d'études québécoises (CIEQ) qui regroupe des géographes, des historiens, des théologiens et des littéraires. Là également, le débat a porté autour de la question des rapports entre l'histoire et la théologie.

L'ouvrage dirigé par J.-D. Durand nous présente d'abord des itinéraires de chercheurs : celui de Claude Langlois, « Un historien devant la théologie », et celui de Pierre Vallin, « Discours théologique et pratiques historiennes ». Ces deux itinéraires sont complétés par celui, évoqué et décrit, du cardinal Journet, que nous présente Guy Bedouelle. D'autres contributions joueront ensuite sur le même thème, montrant, d'une part, que l'évolution de la théologie n'est pas indépendante des évolutions sociales et historiques (Ralph Gibson, « Théologie et société en France au XIX<sup>e</sup> siècle ») et que, de ce fait, le théologien doit sans cesse être soucieux de l'histoire ; et, d'autre part, que l'historien est souvent conduit à rencontrer des théologies (Jacques Prévotat, « L'historien face à la théologie : le cas du néothomisme de l'Action française »). Cette rencontre mutuelle entre histoire et théologie, il faut le reconnaître avec François Laplanche, n'est pas sans risques, mais également porteuse d'une grande fécondité. Si l'historien a tort de négliger la théologie, ce petit livre rappelle au théologien que sa production est toujours située et historique (voir la contribution d'Étienne Fouilloux sur « Les théologiens romains à la veille de Vatican II »). Ce collectif vient rappeler sans polémique que la théologie et l'histoire « sont deux sciences qui vivent leur vie propre, aux méthodes distinctes, autonomes », mais que « l'une est bien souvent au cœur de l'autre ». Cet ouvrage invite à la rencontre des disciplines, mais il faut savoir reconnaître « les chances et les difficultés d'un tel dialogue » (p. 10).

Gilles ROUTHIER  
Université Laval

Klauspeter BLASER, **Les Théologies nord-américaines**. Coll. « Lieux théologiques », 26. Genève, Éditions Labor et Fides, 1995, 165 pages.

La parution du dernier ouvrage de Klauspeter Blaser vient combler une importante lacune<sup>2</sup>. En effet, le public francophone ne disposait pas encore d'une présentation d'ensemble des débats qui secouent présentement la théologie américaine<sup>3</sup>. Depuis les controverses des années soixante entourant les théologies de la sécularisation et de la mort de Dieu, la théologie faite aux États-Unis a suscité peu d'écho dans l'espace francophone<sup>4</sup>. Blaser reconstitue la trame de l'histoire contempo-

2. BLASER a déjà publié : *Une Église, des confessions*, Genève, Labor et Fides, 1990 ; avec D. MAFFLI, *Karl Barth 1886-1986 : combats - idées - reprises*, Bern, Peter Lang, 1987 ; avec J.-É. BERTHOLET, *La Mission : dialogues et défis*, Genève, Labor et Fides, 1983.

3. Il s'agit bien de la théologie américaine dont il est question dans cet ouvrage et non de la théologie nord-américaine, la théologie canadienne n'étant présente que sous la forme de brèves allusions à Bernard Lonergan et Gregory Baum.

4. Il faut souligner que la pensée de Paul Tillich continue de susciter beaucoup d'intérêts du côté francophone et que les ouvrages d'André GOUNELLE sur la *Process Theology* (« Le dynamisme créateur de Dieu : essai sur la théologie du Process », *Études théologiques et religieuses*, cahier hors série, Montpellier, 1981) et la christologie (*Le Christ et Jésus. Trois christologies américaines : Tillich, Cobb, Altizer*, Paris, Desclée,